

François Brune

MÉMOIRES
D'UN
FUTUR PRÉSIDENT

« Gouverner, c'est parler. »

Le Président

Séquence 11

Mémoires d'un futur président

Au fil de votre été :

Liste des séquences proposés le jeudi...

- 21 juin. *Séquence 1.*
- 28 juin. *Séquence 2.*
- 5 juillet. *Séquence 3.*
- 12 juillet. *Séquence 4.*
- 19 juillet. *Séquence 5.*
- 26 juillet. *Séquence 6.*
- 2 août. *Séquence 7.*
- 9 août. *Séquence 8.*
- 16 août. *Séquence 9.*
- 23 août. *Séquence 10.*
- 30 août. *Séquence 11.*

L'organisation d'un coup d'État manqué ayant suffi à circonvenir l'opposition naissante, Maçon fait de l'An III l'année de l'Amour et de la Fraternité, dans une perspective quasi-chrétienne : « Qui n'est pas avec moi est contre moi ».

(voir [séquence précédente](#))

III

Ce fut une explosion quasi atomique de joie qui accueillit mon arrivée place de la Concorde, le Jour de l'An III. Le temps de fixer en douceur mon dirigeable personnel au sommet de l'obélisque — car, du haut de cet engin que je pilotais à vue, j'aimais à contempler la France —, et j'apparus à la foule, dressé dans ma nacelle comme un Dieu qui revenait des cieux. *Miracle !* criaient les uns. *Alleluïa !* chantaient les autres, avec un enthousiasme proche-oriental. *Mapon est ressuscité !* exultaient même des femmes. Touché jusques au fond du cœur par la chaleur imprévue de ces liesses populaires, je décrétai immédiatement que l'An III serait *l'Année de l'Amour et de la Fraternité*. Et c'est tout ce que le peuple retint de mon discours, car des acclamations renouvelées ne cessaient de briser le fil de mes propos, au point que je ne savais plus moi-même ce que j'étais en train de dire. N'importe, tout était dans la *relation*, aux dires de Séraphin : j'étais là et j'aimais ; je me sentais aimé, adoré ; je devenais invulnérable, immortel, et c'est cela seul qui comptait.

Tout de même, Séraphin me fit part de quelques réticences :

— Nous avons bien prévu l'Année de la Fraternité, dit-il, et c'était faisable ; mais improviser l'Année de l'Amour, quel programme ! Vous risquez de déchaîner la libido des populations, avec son cortège de transferts et de contre-transferts, Président !

— Vous refoulez ? m'enquis-je simplement.

Au contraire, Mlle Cuisset était aux anges : elle avait craint la suppression de son ministère en même temps que celui de la Révolution, et elle se voyait reconduite, pour un an au moins, dans ses fonctions sexo-culturelles.

Entre leurs deux opinions, je choisis naturellement celle qui m'arrangeait.

— Par quoi commençons-nous ?

Et, sans leur laisser le temps de répondre :

— Il me semble, dis-je, que la Nation est Femme, ce qu'on ne dira jamais assez. Fille et mère, bien sûr, fille de Gaule et mère des Français ; mais aussi épouse et maîtresse du président, comme l'a si bien pressenti Valérie, qui depuis s'en est fait une raison. Or, j'avoue que mon tort a été d'en rester aux fiançailles des élections réciproques. Je dois passer au niveau conjugal, dans toutes ses dimensions. Dès demain, dès ce soir même, doit commencer la grande offensive d'amour : j'ai besoin, chers amis, de vos conseils techniques.

Il fut décidé que les trois premiers mois seraient consacrés à la consolidation de mon image de Père et de chef de famille. J'usai abondamment des mass-médias, qui me servaient en quelque sorte de potion magique, pour jouer au grand Mage. Tantôt, en effet, j'étais l'Être d'élection retiré au plus profond du Temple élyséen, pour y scruter les horizons lointains de l'Histoire qui se fait et concevoir les vastes desseins de l'Etat : j'officialiais mystérieusement. Tantôt, j'étais omniprésent dans le champ politique, expédiant tous azimuts mes décisions comme des ballons ovales, affrontant jour après jour les obstacles du réel que ma vocation aux grands choix ne me faisait jamais éluder : je devenais le Grand Capitaine à la barre du pays ; évidemment, c'était plus fatigant. Mais attention, je n'allais pas écraser de mon envergure le Français

moyen ! Je veillais à être proche, paternel : j'étais le Grand Papa. Je me penchais sur mes concitoyens comme sur mes propres enfants, me félicitant de l'infantilité d'un peuple qui justifiait mon paternalisme. Je m'inquiétais des moindres problèmes de la vie quotidienne des Français, depuis le prix des allumettes jusqu'à celui du rouge à lèvres. Enfin, j'affirmais hautement le souci social qui ne m'avait jamais quitté au long de ma tendre existence.

Mais maintenant, je faisais du social à *long terme*, me satisfaisant pour l'immédiat d'une politique de non-intervention ; le long terme, c'était le Plan, auquel je donnais une nouvelle vigueur ; le Plan, c'était plus qu'une promesse, sans être néanmoins un engagement : il avait pour fonction de muer les *problèmes* en *objectifs*, et en objectifs suffisamment ambitieux pour que le public n'ait à s'en prendre qu'à lui-même s'ils n'étaient pas réalisés. Alors, on planifiait : « Il s'agit de planifier l'Inconnu » ; « Comment prévoir l'Imprévisible ? » ; « Le Plan est un anti-Destin »... On planifiait tout : les concours, les jeux populaires, les quinzaines de l'environnement, les mois sans grèves (mais je débordé l'An III), les dimanches de la bonne conduite, les minutes du sens civique, etc. Ainsi la famille nationale savait-elle où elle allait, sous ma direction. Et plus on donnait dans la mystique du Plan, plus on échappait aux contraintes de concrétisations ordonnées dans le temps. Le Plan devenait un vague et vaste rêve d'avenir commun, un bouquet de « perspectives » que j'offrais à la nation, et qui m'autorisait à gouverner sans trop prévoir.

S'il le fallait, je n'hésitais pas à rudoyer ma France, prenant le ton des dures vérités que j'avais le devoir de dire au pays pour désamorcer l'effet de mesures impopulaires. « Une épouse a besoin d'autorité, disait à juste titre Séraphin, surtout sur le chapitre du budget. » Mais je préférais la gentillesse. Emu, je venais au petit écran demander l'argent dont l'Etat avait

besoin, plutôt que d'augmenter d'office les impôts ; certes, on ne pouvait pas les réduire, expliquais-je, mais ne pas les augmenter, n'était-ce pas déjà les réduire ? Je soutenais périodiquement les collectes organisées pour mes ministères, qui étaient maintenant programmées, la charité publique passant du confessionnel au rationnel. Mais je n'exigeais pas, *j'appelais* : « Ce que vous donnerez au plus petit de mes ministres, c'est à moi que vous le donnerez ! » Et je dressais le tableau émouvant de tout ce qu'on pourrait faire avec le fruit de ces collectes. Je promettais, je promettais encore, je promettais toujours, aidant la nation à prendre ses désirs pour des réalités. C'était euphorisant : en amour comme en politique, le mal n'est pas de promettre, c'est de le faire sans conviction.

Noël vint couronner mon rôle de *pater familias*, et, aussitôt, Séraphin me fit une suggestion :

— Ce n'est pas tout, de faire le pape : encore faut-il imiter le Christ.

— N'est-ce pas excessif ? fis-je timidement.

— Au point où nous en sommes ! dit-il. Puisque ça prend...

Dès lors, je systématisai les démarches christiques que j'avais esquissées pendant ma campagne électorale. Je devins l'Intime de la Foule. Mes rencontres avec toutes sortes de Français se multiplièrent. Je visitais les plus pauvres, à qui je faisais distribuer des corbeilles de petits pains et du poisson non pollué. Je consolais les smicards : « Travaillez d'abord à la prospérité de la France, et le reste vous sera donné de surcroît. » J'ouvrais les prisons, serrais les mains des détenus, leur offrais des limes et des scies en sucre d'orge, et leur confiais avec simplicité : « Au fond, ma prison n'est qu'un peu plus dorée que la vôtre. » J'apparaissais dans le métro, déguisé en mendiant qui priait. Je discutais avec les hippies en tentant de comprendre leurs diffi-

cultés d'intégration. Un beau matin, je revêtais mon bleu de travail, et j'allais faire l'O.S. à Billancourt, comme président ouvrier. J'allais aux enfants de toutes origines : « Tout le monde a besoin d'amour, de l'enfant de pauvre à l'enfant de riche », et je les rassemblais en un vaste mouvement d'avenir, les Jeunesses sociales maponistes. J'allais vers les austères fonctionnaires du Trésor, que j'essayais de réchauffer de ma ferveur, et on faisait ensemble des analyses de bilan. J'allais vers les paysans caresser les croupes de leurs femmes et de leurs bœufs, me montrant aussi à l'aise parmi les chiffres que parmi les veaux. Je parcourais nos provinces, toute plus françaises les unes que les autres. Je célébrais des anniversaires. Je calmait les tempêtes sociales en exorcisant la nation du démon syndical, et parfois, communiste. Je faisais sermon sur bain de foule, et bain de foule sur sermon, évitant, toutefois, dans ces démarches, que les femmes ne me ravissent trop de fluide présidentiel, en touchant la large cape qui courait sur mes talons. J'étais partout ; j'étais aussi chez moi.

Là, dans le sein du temple élyséen, je reçus les Français. Les Français et les étrangers, d'ailleurs, qu'ils fussent ministres africains, ou éboueurs : ils avaient droit au même petit déjeuner (du Banania — mais faut-il entrer dans ces détails ?). Pas d'ostracisme : « Il y a plus d'une demeure dans la Maison de Mapon. » Je mis également au point des réceptions sans étiquette, le mercredi après-midi, dans le jardin potager de l'Elysée. Venaient là les plus humbles, triés sur le volet, du vieillard refusant l'euthanasie libre à la ménagère accablée de marmots. Les uns pouvaient venir avec leurs petits chiens tenus en laisse, les autres avaient droit d'amener leurs bébés en landau : on fouillait seulement à l'entrée, par précaution. Des caméras filmaient discrètement ces scènes historiques dans leur familiarité même : on voyait Mapon s'avancer, ouvrant les bras à tout ce monde, et instituant un dialogue per-

manent entre le peuple et lui. « Bienheureux les pauvres, disait-on, car ils verront Mapon ! » Parfois même, Mapon acceptait d'entendre, parmi les légitimes aspirations de ces gens, quelques doléances dont il prenait bonne note. Seuls les contestataires systématiques étaient écartés, pour ne pas troubler la cérémonie.

De mon côté, je faisais toucher du doigt aux citoyens ma difficile condition de président : problèmes, budget, ministres, aliénation aux dossiers, cadence inhumaine des réunions nationales ou internationales, opposition aveugle et toujours critique, sans compter les difficultés inhérentes à ma condition d'homme mortel, santé et horoscope en particulier. C'était, en un mot, la démocratie directe. Consolés sur leur sort pour s'être apitoyés sur le mien, mes visiteurs repartaient emplis du réconfort qu'ils m'avaient apporté, et parfois enrichis d'un petit billet ou louis d'or que je leur glissais avec émotion dans la main, en leur disant adieu : n'était-ce pas là un bon emploi des fonds de l'Etat ? Pouvoir encore, dans ma situation, faire le bien, n'était-ce pas une douce chose ? « Heureux celui qui peut consacrer sa vie au bien de ses sujets », disait Chelet, qui souvent m'accompagnait.

Le soir, les citoyens téléspectateurs bénéficiaient naturellement de la scène du jour : car, pour peu qu'elle se conformât à mes désirs, j'avais accordé l'autonomie à la télévision. « L'autonomie libre », avais-je précisé aux directeurs que j'avais nommés pour aussi longtemps qu'ils donneraient satisfaction. Mais c'était là un autre aspect de ma politique conjugale à l'égard de la France : le bonheur par l'Information.

— Il me semble que les programmes de la télévision valent davantage par eux-mêmes que tous les programmes de gouvernement, estimait Séraphin. Vis-à-vis de votre partenaire, la Nation spectatrice, il faut d'une part ne pas surinformer, et, d'autre part, simplifier

les problèmes, qui angoissent toujours inutilement les épouses. Parlez-lui d'amour, puisque vous l'avez voulu.

Je m'y employai systématiquement dès le mois de mars, avant l'arrivée du printemps. Je me mis à livrer des confidences au coin du feu à des journalistes choisis pour leur audience ; je multipliai les causeries intimes directement adressées à chaque foyer, en leur parlant sur tous les sujets un langage si transparent qu'ils auraient eu de la peine à en voir les intentions ; au lieu de me contenter de longs monologues comme mes prédécesseurs, je lançai de fréquentes improvisations de 45 secondes à trois minutes maximum : je paraissais entre deux flashes publicitaires, j'étais Le spot du soir ; et la grande mode devint de collectionner les vidéo-cassettes qui reproduisaient mes mini-allocutions. On les appelait mes « allocutions familiales » et j'en étais généreux. Je devenais de plus en plus optimiste, et prodigue en vœux, ou en projets destinés à rester en Plan. J'insistais pour que les programmes qui suivaient mes interventions fussent eux aussi euphoriques. Considérant qu'un peuple averti en vaut deux, et qu'il me suffisait d'en gouverner un, je faisais taire les informations inutiles, nuisibles ou désagréables à la France : Fouchcard recensait chaque semaine tout ce qui ne lui paraissait pas à la fois formateur et divertissant. Seuls les drames planétaires avaient droit à la une du petit écran : on s'en servait alors pour faire oublier aux Français leurs petits problèmes nationaux. Mais, je le répète, la télévision était libre : « Ecrivez à l'Elysée si vous subissez des pressions de l'opposition », avais-je demandé à mes directeurs.

Grâce à la télévision, je pouvais tout dire à mon épouse, j'entends la Nation — encore que souvent Valérie ouvrait son poste pour recevoir de moi, en même temps que la France, un message d'amour. Je m'y plaignais souvent de la solitude qu'engendrait pour moi l'exercice du pouvoir solitaire. Mon allocution la plus brève fut sans doute celle qui salua le printemps où

je dis simplement, en posant mes regards et mes sourires sur des silences bien sentis :

« Ce soir, j'ai très envie de vous. »

Valérie elle-même avoua que cela lui avait fait quelque chose... Mais ce genre de déclaration, pour garder son prix, devait rester exceptionnel. En général, je me contentais de courtiser la France de façon mesurée et galante : en lui faisant un complaisant portrait d'elle-même, qui n'était autre qu'un tableau de mes actions. On ne faisait qu'un, la France et moi.

Au début du mois de mai, deux sondages vinrent m'alarmer : trop de Français s'intéressaient encore réellement à ce qu'on appelait la vie politique ; et trop peu de Français s'aimaient suffisamment :

— Même pas trois rapports sexuels par semaine, en moyenne, par couple français, mais c'est un scandale ! s'exclamait Mlle Cuisset, perdant pour une fois son sang-froid.

Il était évident que ces deux sondages révélaiènt des faits corrélatifs : il fallait à tout prix encourager l'amour.

— Qu'on quintuple ce nombre ! dis-je, péremptoire, à Cuisset.

— C'est beaucoup, dit Séraphin.

— Et mal pratique, dit le ministre des Industriels, qui était là par hasard : ça fait tout de même deux fois par jour, et il faut tenir compte des impératifs du rendement.

— Il y a aussi les blocages, remarqua Séraphin.

— Qu'on débloque !

— Même les crédits ?

— Allons, repris-je, ne nous emballons pas : je propose sept rapports par semaine et par couple, c'est

un bon chiffre. Tâchons de l'atteindre sans crédits supplémentaires.

La campagne d'amour commença. Le ministère de la Sexualité lança un slogan qui, pour être ancien, n'avait pas vraiment été exploité en son temps : « Liberté, Égalité, Sexualité. » L'impératif national fut codifié comme suit : « 7 de 7 à 77 » (sept fois la semaine, de sept à soixante-dix-sept ans), et bien des vieillards passèrent ainsi au septième ciel en contribuant, dans l'extase, à résoudre les problèmes de surpopulation. On lança un nouveau billet de banque, représentant un couple copulant. L'éducation physique fut remplacée partout par l'éducation sexuelle. Des millions de moyens contraceptifs inondèrent le marché, presque gratis ; on chantait les louanges de la contraception sans honte, la contraception sans tache, l'Immaculée Contraception, nouveau dogme pour notre temps ! Bien entendu, un calendrier progressif fut fixé aux Français pour atteindre l'objectif des sept fois : on devait y arriver pour l'été, il ne fallait essouffler personne. On suivait les progrès par des sondages hebdomadaires, et la compétition était si vive dans le peuple qu'il ne se passait pas de réunion où un couple ne demandât à un autre, même s'ils ne se connaissaient pas :

— Combien de fois, cette semaine ?

Valérie et moi-même, nous montrions l'exemple ; on lisait dans *Faubourg-Soir* que la nuit, dans l'intimité, elle affectionnait de m'appeler son « petit coq gaulois » ; des scènes de notre vie privée étaient filmées, à l'occasion, par exemple, d'un week-end où nous nous invitons chez des Français choisis et aisés (car nous ne nous contentions pas d'un dîner, comme les d'Estaing) ; en général, notons-le, la scène se terminait par un baiser, et le spectateur voyait les portes de notre alcôve se refermer sur nous, car il ne s'agissait pas pour lui de voir, mais de faire. Valérie était enchantée du renouveau conjugal que ma politique entraînait. A l'étranger,

on suivait avec intérêt cette méthode nouvelle de gouvernement sociologique. Le seul à être désarçonné par l'extension de la campagne, par l'exemple que je montrais, par l'idée d'une politique de l'amour propre à tempérer l'amour de la politique, était le ministre de la Justice, Chelet.

— J'avoue que dans cette campagne, me confia-t-il, je ne reconnais plus le visage du Christ.

Mais les avis de Chelet n'étaient pas mon problème.

L'été vit la réussite complète de notre politique, trop tôt peut-être. Mlle Cuisset, bronzée et presque désirable, rayonnait.

— Nous avons libéré le désir ! exultait-elle.

— Le désir ? quel désir ?

— *Le* désir. Le désir c'est l'amour avec un grand I.

Personne ne s'intéressait plus aux affaires publiques. Le cinéma d'amour, de la pornographie distinguée à l'érotisme vulgaire, faisait des recettes exceptionnelles. Le développement de la fascination érotique, en donnant plus de prise au phénomène publicitaire, accrut considérablement la consommation des ménages. L'horoscope ne parlait plus que des amours, et aussi encore un peu de la santé, dans la seule mesure où l'excès de celles-là nuisait à celle-ci. Septembre arriva. Avec la rentrée, forcément, il y eut une légère baisse des activités sexo-affectives ; puis une remontée sensible, début octobre. Et c'est alors qu'un stupide événement vint réveiller les Français de leur sommeil d'amour. Je venais justement de copuler ; j'étais dans ma salle de bains et je chantonais, détendu, ma chanson à moi :

*Vienne la nuit, sonne l'heure
Les Français baisent, je demeure,*

quand, tout à coup, le téléphone rouge crépita sur son guéridon. C'était la guerre au Moyen-Orient.

Et l'on avait déjà clamé partout que l'An IV serait l'Année de la Paix !

IV

Jusqu'alors, ma politique étrangère s'organisait autour de deux thèmes majeurs : la Paix, la Guerre. La Paix consistait à préparer la Guerre pour l'éviter ; la Guerre avait pour but d'amener la Paix, souhaitée par tous. D'où mes deux activités principales : la vente d'armes d'un côté, et de l'autre, les exhortations diplomatiques adressées aux nations en guerre, pour qu'elles s'aimassent. J'accompagnais cela d'une certaine prévention : je visitai les Grands et leurs peuples ; on se déclarait mutuellement la paix ; on prenait de sympathiques bains de foule ensemble ; on se filait des ficelles pour gouverner ; on s'envoyait des télégrammes émus, au moindre événement, dont la longueur était proportionnée au degré d'émotion ; on échangeait aussi des propos politiques, en nous inspirant des articles de fond qui, paraissant la veille de nos rencontres, nous indiquaient « le vrai débat » ou « l'enjeu » de nos entrevues (merci, Messieurs les Journalistes !); et pour le reste, là encore, on décrivait en termes conjugaux les relations entre nos vieux pays : on minimisait les brouilles d'antan, on maximisait l'entente du jour. Il y avait nécessairement des dessous économiques, qu'il s'agît de tonnes de beurre ou d'armes, pour fonder concrètement nos relations sentimentales ; mais l'essentiel de la politique extérieure restait son usage à l'intérieur de nos frontières : nous étions aux yeux du peuple comme ces dieux de l'Olympe qui ont, entre eux, leurs secrets, leurs langages, et un commun Destin qu'ils se garantis-

sent mutuellement en conférant aux Sommets. Aussi étais-je reconnaissant aux journalistes chaque fois qu'ils évoquaient mes politiques étrangères en termes atmosphériques : cela avait l'insigne avantage de ne pas les expliquer en termes souterrains. Rien ne dépendait de moi, tout du climat ; moyennant quoi, mes moindres initiatives étaient saluées comme des succès : si elles réussissaient, c'était un triomphe ; si elles échouaient, c'était la satisfaction générale : cocue pour cocue, la France a toujours préféré l'être dans l'enthousiasme¹.

C'est tout nu que je courus au téléphone rouge, dont la sonnerie mitraillait l'atmosphère, et le secrétaire de l'O.N.A. m'apprit que les hostilités entre l'Etat d'Araël et ceux d'Israbie venaient de reprendre, une heure plus tôt.

— Pas possible ! dis-je. Si je compte bien, ça fait au moins leur huitième guerre.

— Non, me dit-il, la septième.

— En pleine nuit, c'est ennuyeux.

— Je vous entends mal, pourriez-vous répéter ?

— Vous avez raison de m'alerter : il faut que le monde bouge.

— Pouvez-vous faire quelque chose ?

— Non.

— Comment, ce drame vous laisse insensible ?

— Non, il me touche tellement, au contraire, qu'il me laisse sans voix.

Que pouvais-je faire, en effet : nous vendions des armes à tous les belligérants ! Déclarer l'embargo, c'eût été avouer indirectement notre commerce. Cependant, le secrétaire de l'O.N.A. insistait :

1. *Note de l'éditeur* : Dans ce paragraphe, et dans bien d'autres endroits, on remarquera un nombre important de phrases balancées en deux points, chose étonnante dans le style d'un homme d'Etat qui n'a pas fait l'E.N.L.T. C'est que, justement, Mapon s'efforce de saisir le meilleur de ce qu'enseigne l'école : la démarche binaire du discours. Il s'agit là, à notre connaissance, du seul « complexe » du président.

MÉMOIRES D'UN FUTUR PRÉSIDENT

— La vocation de la France...

Il me prenait pas les sentiments. Je me laissai prendre :

— Je veux bien faire quelque chose, lui dis-je, mais à une condition...

— Laquelle ?

— C'est qu'on le dise bien haut.

— Très bien, dit-il : qu'allez-vous faire ?

— Parler.

— Ah ? Mais encore ?

— Déplorer.

— Sans doute. Mais ce qu'il faudrait, c'est faire taire les armes, insinua-t-il comme au courant de nos ventes.

— C'est qu'elles ont de la voix, répartis-je.

— Que diriez-vous d'une conférence à Paris, capitale de la Paix ? Il faut parler plus fort que les armes !

— Genève me paraît plus indiqué.

— Ne pouvez-vous pas joindre votre voix à la mienne pour convaincre les Grands de s'y réunir ?

— Je peux leur téléphoner, lui dis-je : vous voyez que mon téléphone n'est plus en dérangement.

— En tout cas, dit-il avant de raccrocher, tâchez d'obtenir l'unanimité de l'Europe sur ce problème, je vous en remercie d'avance, cordialement.

Je résolus de passer divers coups de fil sur-le-champ : après tout, il n'y avait pas de raison que je fusse le seul chef d'Etat réveillé en pleine nuit. Je composai déjà le numéro anglais, quand Valérie entra mécontente :

— Qu'est-ce que tu fais, mon petit coq gaulois ? Je t'attendais dans notre lit douillet !

— Je téléphone, il y a la guerre.

— Et dans quelle tenue ! Tu vas prendre froid à ton zizi, mon chéri¹ !

1. *Note de l'éditeur* : On peut douter que l'épouse d'un chef d'Etat s'adresse en ces termes à celui qui représente la France dans l'univers. Il s'agit évidemment d'une concession, maladroite

— Il y a la guerre entre Araël et les nations israhiques.

— Oh, la la, ceux-là : c'est chronique, ma parole !

— Allez, va faire ton dodo : je te rejoins tout de suite.

— Au fait, dit-elle en me quittant, si tu as l'U.R.S.S., n'oublie pas ma commande de vodka.

J'appelai aussitôt les Grands. Moscou était occupé, sans doute par le secrétaire de l'O.N.A. A Londres, on me répondit, dans le plus pur accent d'Oxford, quelque chose comme : « Qu'y s'bouffent ! Qu'y s'bouffent ! » ; là-bas, on avait son pétrole. Washington fut catégorique : « On a dépêché la 7^e flotte pour arroser l'incendie : ne vous inquiétez de rien. » Rome : « Oh, Jérusalem, Jérusalem ! » Berne : « Y a bon, pétrodollars. » Bonn : « Ne vous alarmez pas, les Juifs en ont vu d'autres. » Bruxelles : « Le temps d'accorder les Flamands et les Wallons, et l'on s'occupe de cette affaire. » Pékin, hésitant entre le réalisme socialiste et la sagesse immémoriale : « Il n'y a pas de pétrole sans feu. » A Moscou, que je n'obtins qu'à trois heures du matin, on récusa l'idée d'une conférence trop hâtive à Genève : « Attendons, pour parler, que les armes soient devenues aphones. » C'était bien la peine que je me donne tant de mal en pleine nuit ! Une nuit étoilée d'ailleurs, où brillait en silence une lune ironique...

Mécontent de moi, j'allais me recoucher, quand il me vint à l'esprit un impératif national : téléphoner à Marcelinowski, qui avait remplacé Limogeard à la Défense :

— Il faut absolument préparer des livraisons d'armes pour tous les belligérants, lui ordonnai-je. On ne peut laisser tomber aucun de ces pays menacés par la guerre : ce sont des amis de la France.

d'ailleurs, à l'exhibitionnisme à la mode dans les milieux littéraires, à la suite des campagnes de l'An III.

MÉMOIRES D'UN FUTUR PRÉSIDENT

Malgré mes précautions, Valérie se réveilla à moitié quand j'entrai dans le lit.

— Tu en as mis du temps ! balbutia-t-elle avant de replonger dans le sommeil.

Elle n'écouta même pas mon explication :

— Il fallait bien que je fasse tout ce qui était en mon pouvoir pour que cette guerre prît un visage humain.

(à suivre)